

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 61 comporte une numérotation fautive: p. 6.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									<input checked="" type="checkbox"/>		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE.

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XXIX

La jeune fille ne fit pas un mouvement. Les traits char-
mants de son visage s'immobilisèrent et prirent une apparence mar-
moréenne.

— Peut-être... répon-
dit-elle d'une voix brève,
tranchante comme une
lame d'acier. Peut-être...

Sa résolution était
prise, cette fois irrévoca-
blement, sans appel.

L'angoisse d'Ursule
atteignait son paroxys-
me. L'expression d'éner-
gie soudaine empreinte
sur la figure de Renée
l'épouvantait. Trem-
blante elle demanda :

— Mignonne, qu'allez-
vous faire ?

— Je ne sais pas, ma-
dame... répliqua la
jeune fille de Marguerite
de la même voix métal-
lique et glaciale. Dieu
m'inspirera... Je vais le
prier pour ma mère...

Et d'un pas raide, au-
tوماتique en quelque
sorte, le pas du somnan-
bule en état de sommeil
magnétique, elle sortit
de la chambre d'Ursule
et rentra dans la sienne.

— Ah ! se dit-elle une
fois seule, la lettre que
j'ai reçue me dicte mon
devoir ! Madame Sollier
obéit aux volontés pos-
tumes du bourgeois de ma mère !... Pauvre mère, elle m'attend ! !
Qu'elle soit innocente ou coupable, j'irai à elle ! !...

Renée ouvrit alors sa petite valise et elle y reprit bien en
ordre les vêtements, le linge, et les menus objets qu'elle en avait
tirés depuis son installation à « l'Hôtel de la gare. »

Quand ces arrangements furent terminés elle se mit à go-
noux et pria, appelant la protection divine sur l'entreprise hardie
qu'elle allait tenter.

L'état moral de madame Sollier, après la scène à laquelle
nous venons d'assister, nous paraît plus facile à
comprendre qu'à décrire.

Renée s'était montrée
à elle sous un jour tout
nouveau qui lui causait
une angoisse profonde.
Où la jeune fille avait-
elle pris cette indompta-
ble force de volonté, cette
énergie toute virile
dont elle avait paru jus-
qu'alors entièrement dé-
pourvue ?...

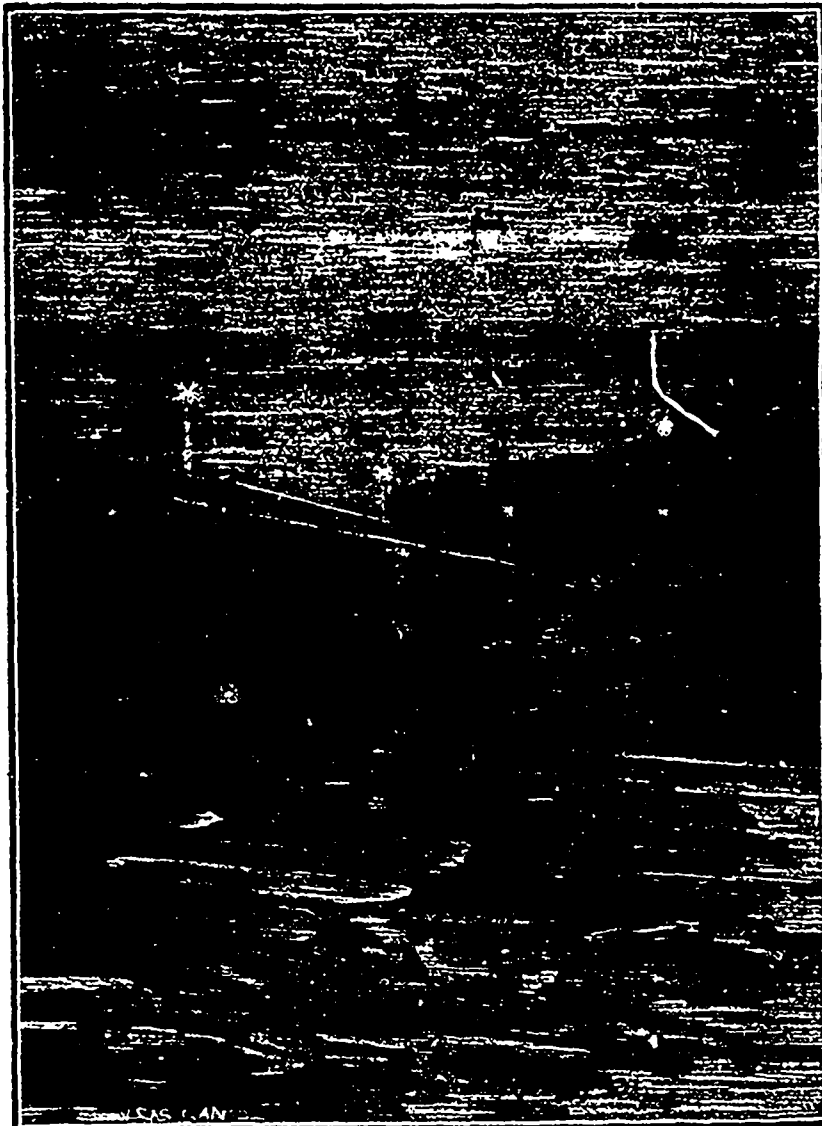
Ce rêve, ou plutôt cet-
te vision, reproduisant
d'une façon presque com-
plète le lugubre épisode
du château de Viry-sur-
Seine. Cette affirmation
de Renée que sa mère
était vivante et qu'elle
appelait son enfant de-
puis dix-neuf années,
tout cela bouleversait
Ursule.

Fallait-il ne voir là
qu'une simple intuition,
ou quelqu'un avait-il ap-
pris à Renée certaines
choses que la femme de
confiance de feu Robert
Vallerand croyait igno-
rées du monde entier ?

Mille pensées confuses,
mille questions insolu-
bles, assaillait à la fois
la pauvre Ursule, lui met-
taient l'esprit à la tortu-

re. N'était-ce pas la fatalité qui se mêlait de ses affaires et ren-
dait impossible l'accomplissement de sa tâche ?...

Sans la foulure si mal à propos venue, rien ne retardant l'ar-
rivée à Paris, et la visite chez le notaire de la rue des Pyramides,
Renée n'aurait conçu ni doutes, ni soupçons...



Paul et Victor, appuyés au parapet, se penchèrent pour regarder...

Peut-être, en quittant Maison-Rouge sans retard, serait-il temps encore d'imposer silence à ces doutes et de dissiper ces soupçons.

Mais, le docteur l'avait affirmé, le danger était grave.

La moindre imprudence pouvait rendre indispensable l'amputation du membre malade...

— Eh ! qu'importe ma santé ? qu'importe ma vie ? dit tout à coup presque à voix haute la pauvre femme méconnue, je ne veux pas que Renée maudisse la mémoire de son père...

Alors, rejetant vivement ses couvertures, elle s'assit au bord de son lit, puis, se laissant glisser, elle voulut se tenir debout. Mais à peine son pied malade avait-il touché le parquet qu'elle poussa un cri sourd, aussitôt étouffé, et se cramponna des deux mains aux rideaux pour se soutenir.

Pendant quelques secondes elle attendit ainsi, gardant l'espoir que l'atroce douleur qu'elle éprouvait serait passagère. L'engourdissement, en effet, ne tarda guère à se produire.

Ursule fit alors une nouvelle tentative pour marcher. Hélas, une souffrance plus aiguë, plus insoutenable encore que la première, l'arrêta et la contraignit à se recoucher.

— Je ne peux pas ! balbutia-t-elle avec désespoir, je ne peux pas !...

Et elle fondit en larmes. Dans la chambre voisine Renée, complètement dupe de la lettre écrite par Léopold, avait achevé ses préparatifs de départ et priait pour sa mère.

Madame Sollier l'appela. La jeune fille entendit sa voix et se hâta de venir la rejoindre.

Ursule se sentait défaillir ; un sentiment de vago angouïsse de crainte irraisonnée, envahissait son âme. Elle souhaitait ne pas rester seule ; la solitude lui faisait peur.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? reprit la fille de Marguerite.

— Je veux vous prier d'appliquer du liniment sur mes compresses...

— Souffrez-vous davantage ?...

— Oui, un peu...

— A quelle cause attribuez-vous cette aggravation de souffrance ?...

— J'ai voulu, tout à l'heure, essayer de me servir de mon pied. Je me suis levée... j'ai fait une tentative pour marcher... Cela ne m'a point réussi...

— C'était une imprudence grave...

Madame Sollier poussa un soupir. Renée s'empressa de mouiller les bandes qui s'enroulaient autour de la cheville blessée, et ce pansement soulagea notablement la malade qui murmura quelques mots de gratitude, mais n'osa prier sa pupille de rester auprès d'elle.

L'enfant se retira, silencieuse. Le reste de la journée s'écoula lentement. A l'heure habituelle une servante vint prévenir la jeune fille que le dîner était servi dans la chambre de madame Sollier.

Les yeux de Renée se tournèrent vers le cadran de la pendule. Elle se dit tout bas :

— Dans trois heures je serai en route pour aller embrasser ma mère :

Et elle alla se mettre à table en face du lit d'Ursule.

XXX

Le même jour et à la même heure Victor Béralle sonnait à la porte du logement de Paul Lantier rue de l'École-de-Médecine.

Malgré les préoccupations douloureuses dont nous connaissons la nature, l'étudiant n'avait point oublié le rendez-vous pris avec le contre-maître de son père. Il était habillé, prêt à partir, attendant Victor et pensant à Renée.

Le visage du jeune homme avait subi une transformation qui le rendait presque méconnaissable. Les joues creuses, l'œil voilé par des larmes difficilement contenues, le front plissé et chargé d'ombres, lui donnaient une expression d'indicible tristesse.

L'étudiant, brisé par le chagrin et l'insomnie, sentait grandir sa souffrance à mesure qu'approchait le moment du rendez-vous. Il allait assister aux préludes d'un mariage d'amour et se mêler à des gens heureux, lui que la disparition de celle qu'il aimait et dont il voulait faire sa femme rendait si malheureux... Sa poitrine était oppressée...

Il avait du noir dans l'âme et se sentait obsédé par l'idée fixe que la démarche qu'il allait faire était de mauvais augure pour son propre bonheur, et, quoiqu'il ne se dissimulant point l'absurdité de cette idée fixe, il ne parvenait pas à la chasser.

En entendant sonner, il reçut au cœur une inexplicable commotion et il quitta son siège pour aller ouvrir. Victor Béralle rentra tout joyeux dans la chambre de l'étudiant.

— C'est moi, monsieur Paul ! s'écria-t-il. Vous le voyez, réglé comme un chronomètre à cinq heures... Pas une minute de moins, pas une minute de plus !... heure militaire !...

— Je connais votre exactitude, mon ami, répondit Paul, et moi aussi, vous le voyez, je suis prêt...

L'accent du jeune homme était si mélancolique que le contre-maître en fut frappé. Il regarda vivement le fils de son patron et constata ses traits tirés, ses paupières rougies, sa pâleur livide.

— Mon Dieu, monsieur Paul, fit-il avec inquiétude, est-ce que vous êtes malade ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, Victor ?...

— Parce que vous avez bien mauvaise mine...

— Eh bien, non, mon ami, je ne suis pas malade, mais j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui et cela m'a donné un peu de migraine.

— Peut-être que cette sortie pour aller chez mon oncle vous dérange ?...

— En aucune façon...

— Bien vrai ?...

— Je vous l'affirme...

— C'est que voyez-vous, monsieur Paul, pour rien au monde je ne voudrais vous sembler importun...

— Ne craignez pas de l'être...

— La réunion d'aujourd'hui peut se remettre d'un jour ou deux, ou même de deux ou trois, le mieux du monde et sans inconvénient d'aucune sorte... J'irai trouver le vieux, je lui raconterai que vous êtes un peu malade, et on prendra un autre rendez-vous...

— Ne changeons rien à ce qui est convenu... Je vous attendais et je suis prêt à partir...

— Alors nous allons prendre une voiture.

— Quel temps fait-il ? demanda l'étudiant.

— Il fait frisquet... Le ciel est clair, étoilé, il pourrait bien geler dur cette nuit...

— Pas de boue ?

— Oh ! pour ça, non. Les trottoirs sont secs comme ce parquet.

— Dans ce cas une voiture est bien inutile... Allons à pied en fumant un cigare, comme je vous le proposais l'autre jour...

— A votre aise, monsieur Paul... Mais la migraine ?

— Le grand air me fera du bien...

— En route alors ! Nous prendrons des londrès chez le premier marchand de tabac que nous rencontrerons...

— En voici... répondit Paul, choisissez...

Il tira de sa poche en même temps un porte cigares qu'il présenta tout ouvert à Victor.

Le contre-maître prit un londrès.

Les deux jeune gens allumèrent, non sans peine, l'exécrable tabac de la régie pour lequel aucune épithète ne nous semble assez flétrissante, et redescendirent. Une fois sur le trottoir, Paul Lantier prit la parole.

— Par le boulevard Saint-Germain, dit-il, nous gagnerons les quais près de l'Entrepôt, et nous suivrons le bord de la Seine jusqu'au pont de Beroy...

— Bon itinéraire, répliqua Victor, c'est le plus court et le plus propre... Ça nous permettra de voir, à la lueur du gaz, les glaçons énormes que charrie la rivière...

L'étudiant et le contre-maître prirent le boulevard Saint-Michel, puis le boulevard Saint-Germain. Quoique l'air fût très froid, la gelée qu'annonçait Victor Béralle ne devait pas être violente. Paul pensait à René disparu du pensionnat et dont il ne retrouverait peut-être jamais la trace... Victor, il ne croyait guère à la migraine, se demandait quel chagrin secret pouvait avoir l'étudiant.

Ils arrivèrent au quai de l'Entrepôt qu'ils suivirent en longeant le parapet, du côté de la Seine. Les eaux très hautes coulaient rapidement, charriant des glaçons énormes qui se heurtaient avec un bruit lugubre. Les feux du gaz, reflétés au passage, faisaient jaillir de ces blocs des scintillements bizarres.

Après avoir traversé la place du Jardin-des-Plantes en face du pont d'Austerlitz, les jeunes gens, suivirent de nouveau le quai qui longe la gare d'Orléans.

C'est à peine s'ils échangeait de loin en loin quelques mots interrompus, quelques phrases banales. Enfin, ils atteignirent le pont de Beroy et s'y engagèrent.

Un grand nombre de tombereaux l'encombraient. Ces tombereaux étaient chargés de neige ramassée dans les rues, et que l'on jetait du haut du pont dans la Seine et sur les berges.

Paul et Victor, appuyés au parapet, se penchèrent pour regarder. De gigantesques amas de neige montaient jusqu'au sommet des piles les plus rapprochées du chemin de halage.

— Sapristi ! murmura Victor, ça doit en coûter de ces millions, le déblayage de Paris ! Que de bon argent jeté dans l'eau, on peut le dire sans calembour !

— Oui... répliqua Paul machinalement, car il avait à peine entendu.

Ils se remirent en marche. A l'autre extrémité du pont se trouvaient d'autres tombereaux, remplis de neige et attelés, attendant leur tour.

— Est-ce que ce travail-là dure toute la nuit ? demanda l'étudiant au contre-maître.

— Jusqu'à neuf ou dix heures du soir seulement, répondit ce dernier. Demain, s'il ne gèle pas trop fort cette nuit, on recommencera vers cinq heures du matin...

Le pont était traversé. Les jeunes gens prirent le quai de Beroy, morne et désert depuis les expropriations nécessitées par les bâtisses du nouvel Entrepôt, et gagnèrent la rue où demeurait l'oncle de Victor Béralle.

.....

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner aux environs de la barrière du Trône où Léopold Lantier devait dîner avec Jarrelouge.

Dans un des restaurants qui fourmillent sur le cours de Vincennes, nos deux hommes étaient attablés au fond d'une grande salle dont une foule de consommateurs envahissait les tables. A l'une de ces tables, tout près de celle occupée par le ci-devant réclusionnaire et le libéré, plusieurs ouvriers dinaient ; au milieu d'eux nous devons signaler la présence de Richard Béralle, le frère de Victor, et celle de nos connaissances Caperon et Marlet, deux compagnons que nous avons vus chez le père Baudu, avenue de Saint-Mandé, le jour où pour la première fois Léopold avait rendu visite à Pascal Lantier.

Richard Béralle, selon sa coutume, paraissait ivre. Il ne l'était pas encore tout à fait cependant, mais il devait suffire de bien peu de chose désormais pour le mettre « au point. »

Léopold possédait la mémoire des physionomies. Du premier coup d'œil il avait reconnu les trois hommes, aussi s'était-il placé, avec sa prudence habituelle, de manière à leur tourner le dos.

Il ne pouvait craindre cependant d'être deviné par eux sous le costume d'ouvrier qu'il portait et qui, joint à une perruque rousse et à des favoris postiches, le rendaient méconnaissable, à la grande surprise et à la vive admiration de Jarrelouge.

— Mazette ! s'était écrié ce dernier, tu changes de visage et de tournure comme un agent de police ou comme un acteur ! C'est un joli talent, et bien utile en société !

Richard Béralle causait beaucoup, car il joignait à son amour immodéré pour le vin et les alcools une rare intempérance de langue.

— Alors, lui demandait Marlet, continuant la conversation commencée, ton frère se marie décidément ?

— Oui, ma vieille... répliqua Richard en versant à boire, il épouse la belle Etienne...

— Et toi, tu as un fort béguin pour la petite sœur... dit Caperon. Ferez-vous les deux noces ensemble ?...

Le jeune homme vida son verre.

— Les deux noces ensemble ! ! répéta-t-il, ah ! bien oui ! !

— Pourquoi donc pas ?

— Parce que la mère Baudu a son idée et qu'elle refuse d'en démordre...

— Quelle idée ?

— Oh ! une idée ! Elle veut que j'apporte en me mariant une somme fixe... Or, comme je n'ai point d'économies, l'argent dont je viens d'hériter par moitié avec Victor est insuffisant...

— Tu viens d'hériter ! ! s'écria Caperon.

— Un peu, mon vieux...

— Es-tu veinard ! ! Et de combien la succession ?

— De cinq mille « balles »...

— Joli capital, cependant, pour se mettre en ménage ! Cinq mille balles ! !

— La mère Baudu en exige dix mille... C'est donc juste la moitié qui me manque...

— Et la première moitié sera mangée avant que tu aies économié la seconde ?

— Quant à ça, non !

Tu te ranges ?

— Forcément... Je ne pourrai toucher les cinq mille francs que le jour de mon mariage...

— Et, ça te gêne ?...

— Dame ! tu comprends, j'aimerais assez palper la monnaie...

— Alors, dépêche-toi d'économiser, et marie-toi... Cinq mille francs, ça n'est pas la mère à boire... En trois ans tu peux amasser ça si tu veux...

Richard avait vidé deux ou trois fois son verre. Il commençait à avoir les idées un peu confuses, et sa langue s'épaississait...

— Ça n'est pas seulement cinq mille francs qu'il faut que j'amasse... balbutia-t-il.

— Bah ! Mais puisqu'on ne t'en demande que dix mille...

— Ah ! voilà... C'est que, figurez-vous, j'en dois mille à la mère Baudu...

— Mille francs à l'ardoise ! s'écria Caperon ; t'as donc consommé des truffes et du champagne ?

— Et des friassées de perles fines ? ajouta Marlet.

— Vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'au coude, répondit Richard dont la langue devenait de plus en plus épaisse ; ces mille francs-là ne représentent pas du tout des « portions » et des litres... La mère Baudu me les a prêtés pour payer une dette... une dette sacrée... une dette de jeu... On est homme d'honneur, n'est-ce pas ?... Le père Baudu ignore la chose, et ça me met dans un embarras carabiné !

— Comment donc ça ?

— Ah ! voilà... La mère Baudu, (un supposé) a pris l'argent sur la dot d'Étiennette qu'elle avait mise de côté...

— Fichtre ! dit Caperon, Et comme le mariage va se faire et que naturellement on versera la dot, faut que tu bouches le trou qu'elle a fait au magot...

— Juste... J'ai un mois pour rembourser... et pas le premier sou...

— Mais, fit observer Marlet, puisque c'est ton frère qui touchera, il pourra bien te donner du temps...

— Turlututu ! il ne s'agit point de mon frère... Je sais bien de quoi il retourne... Si d'ici à un mois je n'ai pas perdu les mille francs, on se fâchera tout rouge chez la mère Baudu... Mon mariage futur avec Virginie sera rompu... Ça sera la brouille générale... l'oncle de Bercy ne voudra plus entendre parler de moi... je passerai aux yeux de tous ces gens-là pour un escroc... pour un filou...

— Allons... allons... s'écria Caperon ; voilà que tu dis des bêtises !

— Non, je ne dis que la vérité... poursuivit Richard qui s'animait en parlant et dont la raison déménageait de plus en plus. Tout ça je le mériterai, car, rapport aux Baudu, je suis une créature malfaisante... je vois clair dans la chose...

— Quelle chose ?

— Le prêt que maman Baudu m'a fait...

— Sur la dot d'Étiennette ?

— Ce n'était pas sur la dot d'Étiennette qu'elle a pris ces mille francs, j'en suis sûr...

— Et sur quoi donc ?

— Sur la caisse des ouvriers...

— Ah ! bah ! !

— Dame !... le père Baudu est le trésorier de notre société... C'est lui qui a l'argent en dépôt... Mais c'est la bourgeoise qui le garde... et, sans qu'il s'en doute, elle a emprunté au magot ce qu'il fallait pour me tirer du pétrin...

— En effet, dit Caperon, si c'est comme ça, c'est bigrement grave... Dans un mois le père Baudu doit rendre ses comptes et,

s'il aperçoit de la soustraction faite à ton profit, ce sera dans la cuisine un tapage à tout casser...

Richard baissa la tête et murmura d'un air sombre :

— Tonnerre du diable ! Comment que je ferai pour payer ces mille francs-là ?

— Ça te regarde... répliqua Marlet. Tu y penses un autre jour... Aujourd'hui soyons à la rigolade comme des bons garçons... Tu trouveras, d'ici un mois, quelqu'un pour t'avancer ça...

— Qui ?

— Ton frère par exemple...

— Jamais je ne lui parlerai de ma dette... ce serait des sermons qui n'en finiraient plus...

— Eh ! bien un autre... n'importe qui... Faut jamais désespérer de rien... Tout s'arrange... Gargon, un litre...

— Gargon, deux litres... rectifia Caperon.

— Gargon, trois litres ! cria Richard en frappant sur la table. Rigolons ! c'est moi qui régale ! !

Léopold Lantier et Jarrelongo n'avaient pas perdu un seul mot de la conversation qui précède.

Jarrelongo, naturellement, la trouvait d'un intérêt médiocre. Léopold Lantier, habile à tirer parti des moindres incidents, ne pensait point de même. Il avait gravé dans sa mémoire les paroles de Richard.

Ces paroles rendaient intelligibles pour lui certaines phrases prononcées par maman Baudu dans son établissement. A quoi les faits racontés par le jeune ouvrier pouvaient-ils être utiles aux projets de l'évadé ? Il n'en savait rien lui-même, mais il avait le pressentiment que la connaissance de ces faits lui servirait à quelque chose.

— As-tu fini ton café ? demanda-t-il à Jarrelongo.

— Oui.

— Alors, file le premier... je vais payer au comptoir.

— Où allons-nous ?

— A la maison...

A huit heures les deux gredins rentraient au pavillon du passage Tocanier.

Retourons à Maison-Rouge, à l'hôtel de la gare.

Madame Ursule, que l'attitude de Renée préoccupait et affligeait beaucoup, avait à peine dîné. Elle éprouvait une fatigue écrasante. Sa tête lui semblait lourde, ses yeux se fermaient malgré elle.

Les fatigues du corps et de l'esprit, qui s'étaient succédées pour elle sans relâche depuis le matin, amenaient à la suite une prostration contre laquelle la pauvre femme essayait en vain de lutter.

Il était sept heures du soir. Une des servantes de l'hôtel vint ôter le couvert.

Renée, silencieuse et sombre, regardait madame Sollier dont la tête se penchait sur sa poitrine et dont les paupières s'abaissaient.

— Vous avez besoin de vous reposer, n'est-ce pas ? demanda-t-elle,

Ursule dormait presque déjà. Elle entendit la voix de la jeune fille, mais non la question.

— Vous me parlez, mignonne ? balbutia-t-elle en entr'ouvrant les yeux.

— Je vous demandais si vous aviez besoin de repos...

— Oui, mon enfant... je me sens brisée...

— Voulez-vous que je mouille vos compresses avant de vous quitter ?

— Je le désire et je vous en prie... je dormirai ensuite...

Renée, résolue à partir, ne voulait pas quitter sa compagne sans lui donner une dernière fois les soins commandés par le docteur. Elle aurait cru se rendre coupable en s'éloignant sans agir ainsi.

Lorsque les compresses qui serraient la cheville furent humectées de liniment, Ursule remercia la jeune fille avec effusion et lui dit :

— Chère mignonne, vous allez vous reposer aussi, n'est-ce pas ?...

— Jo vais lire en attendant que le sommeil arrive... répliqua Renée.

— Ne fermez pas la porte de votre chambre, je vous en prie...

— Jo la laisserai ouverte...

— Si quelqu'une de mes paroles vous a blessée, oubliez-la...

— Jo l'oublierai, oui madame...

Et la fille de Marguerite se retira.

La prière adressée par madame Sollier à Renée de laisser sa porte ouverte n'était point inspirée par le désir de se soustraire à un isolement trop complet.

Ursule, à la suite des différents survenus entre elle et la jeune fille, éprouvait un vague sentiment de défiance et se demandait si Renée ne tenterait pas de mettre ses menaces à exécution.

Elle avait l'intention bien arrêtée de lutter contre le sommeil, de prêter l'oreille au moindre bruit, et de se rendre compte ainsi des agissements de sa pupille.

— Une fois la nuit un peu avancée je n'aurai plus rien à craindre, se disait-elle, et si demain le docteur me refuse l'autorisation d'aller immédiatement conduire Renée à Paris, je me ferai quand même porter à la gare et étendre dans un wagon.

La pauvre femme, voulant se tenir éveillée, tenta de passer en revue les petits faits accomplis pendant le jour. L'effet produit ne répondit point à son attente.

La fatigue qu'elle imposait à son cerveau redoubla la somnolence qui pesait sur elle et la rendit invincible. Ses pensées devinrent confuses ; ses paupières alourdies s'abaissèrent, ses yeux se fermèrent et sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. Ursule dormait.

Renée n'avait pas fermé sa porte. Assise au coin de la cheminée, en proie à une anxiété facile à comprendre, elle aussi prêtait l'oreille aux bruits les plus légers, tandis que ses regards suivaient la marche des aiguilles sur le cadran de la pendule. Ces aiguilles indiquaient huit heures moins douze minutes.

La fille de Marguerite avait le cœur serré. Un tremblement nerveux agitait son corps.

— Encore quelques minutes, se disait-elle, et si madame Sollier ne succombe point au sommeil, je ne pourrai faire un mouvement sans qu'elle l'entende et s'en inquiète... Elle parlera... elle m'appellera, et je serai contrainte de renoncer à partir, ou de lui déclarer en face mes projets... Elle fera tout alors pour les entraver, et qui sait si le maître de cet hôtel, croyant qu'elle a des droits sur moi, ne consentira point à lui prêter main-forte?... Ah ! cette incertitude est poignante !... Ces angoisses sont intolérables !...

Renée entendait d'une façon distincte le bruit de la respiration d'Ursule. Soudain ce bruit devint plus fort et plus régulier. La jeune fille redoubla d'attention et se dit :

— Elle doit dormir...

Quittant alors son fauteuil au coin du feu, l'enfant se dirigea sur la pointe des pieds vers la chambre d'Ursule et, passant sa tête par l'entre-bâillement de la porte, elle regarda.

Une veilleuse posée sur la table de nuit enveloppait d'un nimbe de lumière blafarde le visage de madame Sellier. Les yeux clos, l'attitude abandonnée d'Ursule, ne pouvaient laisser aucun doute dans l'esprit de Renée. Sa compagne dormait d'un profond sommeil.

— Ma mère, se dit la jeune la jeune fille, j'obéis à votre appel... je vais vous rejoindre.

Retournant à la cheminée sur laquelle se trouvait son chapeau, elle le mit et en attacha les brides à la hâte ; elle s'enveloppa de sa pelisse doublée et garnie de fourrures, prit à la main la valise qu'elle avait préparée, et ouvrit la porte du couloir.

Sur le seuil elle s'arrêta. Il lui semblait que ses jambes refusaient de porter le poids de son corps. Son cœur battait dans sa poitrine à coups sourds et rapides. Chancelante, hésitante, elle balbutia :

— J'ai peur !... Pourquoi cette faiblesse quand l'heure que j'attendais avec fièvre est arrivée ? .. Oh ! ma mère... ma mère... conseillez-moi... soutenez-moi...

Ces mots en effleurant les lèvres de Renée produisirent sur tout son être un effet magique. Elle sentit ses forces se ranimer, les craintes qui troublaient son esprit quelques secondes auparavant disparaître et, franchissant le seuil, elle referma sans bruit la porte de sa chambre.

Le couloir était sombre, mais la jeune fille avait l'habitude de le parcourir et, s'avancant avec précaution, elle atteignit l'escalier que les lumières de l'estaminait éclairaient à travers une cloison vitrée et descendit les marches.

Soudain, au moment d'atteindre les dernières marches, elle fit halte, prise d'effroi, en voyant quelqu'un devant elle. Une voix bien connue l'interpellant dissipa sa frayeur.

C'était la servente de l'hôtel qui, s'intéressant beaucoup à la jeune fille dont elle connaissait le projet de fuite, épiait sa sortie.

— C'est vous, mam'zelle... dit-elle, voilà déjà pas mal de temps que je vous guette... Dépêchez-vous... l'heure du train arrive...

— Je pars... répliqua Renée en lui glissant dans la main une pièce d'or. Et vous, n'oubliez pas...

— N'ayez crainte... Merci, mam'zelle. La porte est ouverte... Filez vite, et faites bon voyage...

Renée s'élança dehors. La servante s'approcha de la fenêtre vitrée et, à la lueur des rayons qui s'en échappaient, regarda la pièce qu'elle tenait dans sa main.

— Vingt francs ! murmura-t-elle avec une joyeuse surprise. Moi qui croyais que c'était vingt sous ! Elle est généreuse, la petite demoiselle, et faut-il qu'elle soit riche pour donner comme ça des louis d'or !...

La fille de Marguerite, n'ayant que la place à traverser, se trouvaient déjà dans la salle d'attente absolument vide. Elle s'approcha du guichet ouvert, mais agitée, tremblante, elle restait immobile et muette, son porte-monnaie à la main.

— Pour où ? demanda le préposé à la distribution des billets.

— Paris... répondit la jeune fille, en jetant derrière elle un regard effaré.

— Quelle place ?

— Première...

— C'est dix francs vingt-cinq centimes...

Renée posa vingt francs sur la tablette du guichet. On lui tendit sa monnaie et un ticket.

— Pour les bagages ? fit-elle ensuite.

— La porte à côté... et dépêchez-vous... on annonce le train...

La jeune fille franchit la porte indiquée, se trouva dans le bureau des bagages, tendit sa valise et son ticket à un employé qui pesa le léger colis, le fit enregistrer, réclama dix centimes et remit un bulletin.

Une voix cria :

— Les voyageurs pour Paris...

Le préposé aux bagages ouvrit une porte qui donnait sur le quai de la gare et dit :

— Passer par ici, mam'zelle...

Renée sortit vivement. Son allure brusque, ses mouvements saccadés lui donnaient l'air d'une folle.

Le train entra en gare. Les employés criaient :

— Maison-Rouge... Maison-Rouge...

La jeune fille s'approcha de l'un d'eux et lui demanda :

— Le compartiment des dames seules, monsieur, s'il vous plaît ?...

— Premières ?

— Oui, monsieur...

— Voici, mademoiselle...

Le compartiment réservé aux dames était vide. Renée y monia. L'employé referma la portière,

Le chef de gare donna le signal ; un coup de sifflet retentit le piston fonctionna avec un bruit strident, et le train s'ébranla.

Une fois en route, aussitôt le fait du départ irrévocablement accompli, la jeune fille se sentit défaillir.

L'imprudences de la résolution qu'elle avait prise, l'énormité de l'acte qu'elle venait de commettre, lui apparurent nettement. Ses angoisses, un instant dissipées, revinrent l'assaillir avec une force nouvelle.

— Mon Dieu, se demanda-t-elle en tremblant, n'ai-je pas eu tort de me laisser entraîner par mon amour filial ? N'ai-je pas été folle de vouloir pénétrer à tout prix un secret qui m'épouvante ? Mais pouvais-je résister à l'appel de ma mère ?... à cet appel si pressant, si tendre !

Elle s'interrompit. Une pensée sinistre traversait son esprit.

— Si cependant cette lettre mençait ! poursuivit-elle, si cette lettre cachait un piège ?...

La fille de Marguerite sentit son sang se glacer, et, tirant de la poche de sa robe l'épître de Léopold, elle la relut à la lueur de la lampe qui éclairait le compartiment.

Chose étrange ! On eût dit alors qu'une voix mystérieuse lui expliquait les phrases de cette épître vingt fois dévorée depuis la veille. Chaque expression lui sembla perfide ; chaque mot lui parut menteur. Ce qui se passa dans sa tête pendant quelques secondes est indescriptible.

Egarée, à demi folle, elle se leva pour crier, pour appeler au secours, et ses mains frissonnantes baissèrent la glace de la portière.

Le train filait comme un obus. L'air froid de la nuit frappa Renée en plein visage, et cette sensation glaciale, chassant la fièvre du cerveau, produisit une réaction brusque. L'enfant se laissa retomber sur les coussins capitonnés et balbutia :

— J'avais le délire ! Pourquoi ce doute ? À quels propos ces frayeurs absurdes ? Ai-je le droit d'hésiter et de trembler

lorsqu'il s'agit de ma mère ? Qui me tondrait un piège ? Dans quel but ? Dans quel intérêt ? Puis-je avoir des ennemis, moi dont le monde entier ignore l'existence ? J'étais folle, décidément, mais j'ai reconquis ma raison... Je vais à vous, ma mère, heureuse et confiante, pour ne plus jamais vous quitter...

Renée releva la glace et, se couchant à demi dans un des angles du compartiment, abandonna son âme à des rêves de bonheur et d'avenir. L'image du jeune inconnu de « l'Hôtel de la Préfecture » vint prendre place au milieu de ce mirage, et pour la percevoir plus nettement elle ferma les yeux, mais elle ne songeait guère à dormir.

Le train fit halte et l'on cria :

— Verneuil... Verneuil-Chaumes...

La jeune fille ouvrit les yeux. Le compartiment qu'elle occupait se trouvait en face de l'horloge de la station. Cette horloge indiquait neuf heures dix minutes.

— Dans deux heures, fit Renée en souriant, je serai près de l'ami qui m'a écrit au nom de ma mère...

XXXI

Au moment où l'horloge de la gare de Verneuil-Chaumes indiquait neuf heures dix minutes, Jarrelonge achevait d'atteler la jumonte de Pascal Lantier au coupé placé sous la remise du pavillon du passage Tocanier.

Cette besogne faite, le libéré jeta sur la jumonte une couverture d'attente, passa sur sa redingote de livrée une longue pelisse à collet de fourrure, se coiffa de son chapeau à cocarde, mit des gants de castor et alla dans la chambre à coucher du pavillon rejoindre Léopold.

Celui-ci avait fait subir à sa personne une transformation absolue. Il portait une perruque poivre et sel, de longs favoris gris en angeoires, et des lunettes à branche d'or.

Son habillement consistait en un pantalon noir, un gilet noir, une redingote de même couleur boutonnée jusqu'au cou, et ornée de la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Une cravate blanche, correctement nouée, achevait de donner au gremlin l'apparence d'un magistrat ou d'un haut fonctionnaire.

Disons tout de suite que, sous ce costume sévère et presque officiel, le cousin de Pascal ne manquait ni d'aisance ni de distinction. Un grand pardessus, dont la rosette rouge fleurissait également la boutonnière, était placé sur une chaise à côté d'un chapeau à haute forme d'une entière fraîcheur.

Jarrelonge fut ébloui de cette tenue.

— Excusez ! fit-il en examinant son complice de la tête aux pieds. Rien que ça de pelure et de décoration ! ! T'as l'air d'un procureur général, d'un commissaire central ou d'un médecin en chef ! ! Monsieur le docteur va donner ses soins à une cliente !...

— La cliente que je vais soigner sera si bien guérie qu'elle ne souffrira plus jamais ! répondit Lantier avec un effrayant cynisme.

Jarrelonge quoique bandit émérité et par conséquent très endurci, ne put s'empêcher de frissonner.

— Tu as une manière de dire les choses qui vous fait un drôle d'effet... murmura-t-il. Quand partirons-nous ?

— Rien ne presse... répliqua l'ex-révolutionnaire, il faut de trente-cinq à quarante minutes pour aller d'ici à la gare de l'Est avec un cheval qui marche bien, et il est inutile de stationner là-bas indéfiniment... Aux heures des arrivées les gares sont pleines d'agents de police, et je n'aime pas me montrer à ces oiseaux là...

— Moi non plus... ils sont comme les hiboux... ils voient clair la nuit...

— Nous avons du temps devant nous, profitons-en pour bien nous entendre...

— C'est ça, réglons l'ordre et la marche...

— La jument est attelée ?...

— Oui, et je lui ai jeté une bonne couverture sur le dos...

Tel quo tu me vois j'ai le cœur très sensible pour les bêtes, et les chevaux c'est comme les gens, il leur suffit d'un chaud et froid pour attraper une « plurisie. »

— Une fois la petite dans la voiture, songeons à l'itinéraire à prendre... Il faudra gagner les rues les plus sombres et les moins vivantes...

— Je m'en charge, mais pour l'itinéraire, comme tu dis, il s'agit de savoir d'abord où nous conduirons le « colis »...

— Nous allons décider ça... Tu connais bien Paris et ses alentours immédiats ?...

— Aussi bien que feu papa... cocher de son état et très roublard...

— Alors je vais te questionner...

— Et je te répondrai comme un vrai indicateur... Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Bercy est-il fréquenté ?

— Le jour ou le soir ?

— Le soir !

— Pas du tout ; c'est un vrai désert... surtout depuis les expropriations... Dans la journée c'est un va-et-vient perpétuel, mais sitôt la nuit tombée, pas un chat...

— Le pont de Bercy est-il très éclairé ?

— Non, surtout du côté du quai de Bercy...

— Les parapets sont-ils hauts ?

— Assez... je ne me chargerais pas de les enjamber pour aller au mois de juillet piquer une tête dans la Seine.

— Il passe un train sur le quai de la Rapée ?

— Minuit sonné, « n, i, ni, » c'est fini...

— Pas de station de voitures ?

— Une au coin du quai, mais jamais de voitures... A dix heures le surveillant ferme sa boîte et décampé...

— Alors c'est là qu'il faut aller...

— Au pont de Bercy ?

— Oui.

Jarrelonge réfléchit pendant un instant.

— Dans ce cas, fit-il ensuite, voici la route à suivre : En quittant le chemin de fer de l'Est prendre la rue des Récollets, la rue Saint-Maur, la rue des Boulets, la rue de Piepus, jusqu'aux anciens boulevards extérieurs qui nous conduiront tout droit au pont...

— Très bien.

— Faudra-t-il traverser le pont ?

— Seulement les trois quarts... Tu t'arrêteras de manière à ce que la Seine coule au-dessous de nous...

— Compris... C'est là que se fera l'affaire ?...

— C'est là... Je m'en charge...

— Et après ?

— Après ? un bon coup de fouet à la jument, et ventre à terre tout droit devant toi pour nous ramener ici par le plus court chemin...

— Entendu, ma vieille, et une fois rentrés un verre de vin chaud, bien sucré, à la cannelle et au citron, afin de nous refaire le torse... Tu as tout ce qu'il te faut pour l'opération ?...

— Les préparatifs ne sont pas compliqués, répliqua Léo-

pol d en tirant de sa poche un foulard. Si la petite voulait orier je lui attacherais ça solidement sur la bouche et ça la rendrait muette...

— Un bâillon, quoi, comme dans les « mélés » de « l'Aubégu... » murmura Jarrelonge. Ça donne la chair de coq à Bibi... Bibi c'est moi...

Léopold poursuivit ;

— Elle ne pèse pas plus qu'une alouette, cette demoiselle... je la porterai jusqu'au parapet... et puis...

Il s'interrompit.

— Brrr... fit le libéré. Et la Seine qui charrie...

— Ça sera un glaçon de plus...

Il y eut un moment de silence. Jarrelonge le rompit par ces mots ;

— Dis donc, si nous avalions un petit verre vieille pour nous donner du ton...

— J'approuve l'idée.

Le libéré ouvrit un placard, y prit un bouteille qu'il déboucha, deux grands verres qu'il remplit à moitié et dont il apporta un à Léopold.

Les bandits trinquèrent et burent.

Si froidement arrêté que fut sa résolution, Léopold paraissait agité, nerveux. Des lueurs farouches s'allumaient par intermittences dans ses prunelles.

— Dix heures douze minutes... dit Jarrelonge en regardant pendule.

— Eh bien ! sors le coupé !... je vais ouvrir la porte cochère...

Le libéré alla prendre par la bride a jument tout attelée et la conduisit hors de cour.

Léopold referma derrière lui les battants de la porte, entra dans le pavillon, endossa son pardessus, s'entoura le bas du visage d'un cache-nez blanc, mit son chapeau et ses gants fourrés.

— On ne sait pas ce qui peut arriver... murmura-t-il en faisant jouer la serrure d'un meuble, prenons nos précautions.

En même temps il glissait dans sa poche un couteau catalan de petit modèle, et un revolver mignon. Il rejoignit ensuite Jarrelonge qui, installé sur son siège, tenant les guides d'une main et le fouet de l'autre, attendait avec la dignité sereine d'un cocher de bonne maison.

— Tu te souviens de tout ?... lui demanda Léopold en montant dans le coupé.

— « Ya, meinherr... »

— Alors en route...

La voiture roula, lentement d'abord, puis un peu plus vite.

Jarrelonge ayant tout le temps d'arriver à la gare de l'Est et voulant n'y stationner que le moins possible, ne se pressait pas. Il réservait l'énergie de sa jument pour le retour.

Malgré cette lenteur relative, le cadran lumineux qui fait face au boulevard de Strasbourg indiquait seulement onze heures moins dix minutes quand l'équipage parvint à la hauteur de l'église Saint-Laurent.

Le pseudo-cocher, que les leçons de Léopold rendaient circonspect, se garda bien d'entrer dans la cour de la gare et rangea au coin de la rue de Metz, en face de la station des voitures de places, à la porte d'une maison. L'évadé de Troyes mit pied à terre.

— Bien... fit-il, attendez moi là...

— « Ya, meinherr... » répondit Jarrelonge pour la seconde fois avec un fort accent tudesque.

Léopold enfouça son chapeau sur ses yeux, alluma un cigare et se dirigea vers la salle d'attente de l'arrivée, mais il n'en franchit point le seuil, et se promenant de long en large, en face du stationnement des omnibus du chemin de fer, il attendit fiévreux, le cerveau en ébullition.

Onze heures sonnèrent, l'antier entendit un coup de sifflet annonçant l'arrivée d'un train.

Il s'approcha de la porte de sortie et son cœur se mit à battre avec violence. Un groupe compact de personnes venues comme lui pour attendre des voyageurs se pressait autour de l'issue encore close.

Tout à coup une clarté vive remplaça la demi-obscurité. On montait le gaz, et les trépidations du train en marche ébranlaient les armatures de fer de la gare.

Léopold se tenait debout derrière le grillage qui protège un vitrage crasseux, et son regard perçant examinait l'un après l'autre les voyageurs qui commençaient à paraître, quittant le quai de débarquement.

Il y eut en ce moment pour lui quelques secondes d'une anxiété inouïe.

Les portes s'ouvrirent. La foule devint remuante et bruyante. Les uns s'embrassaient à pleines lèvres et dix fois de suite. Les autres se seraient les mains en formulant des interrogations confuses et multipliées.

L'attente fébrile de Léopold se prolongea plusieurs minutes. Au bout de ce temps la foule s'était écoulée. L'ex-réclusionnaire se trouvait seul à la porte de sortie.

— Rien !! murmura-t-il tandis qu'une sueur froide mouillait ses tempes. Rien ! N'est-elle point partie ? Vais-je échouer au moment où je me croyais au port ? Tout est-il perdu sans ressource ?

Un employé traversa la salle d'attente maintenant déserte.

— Monsieur, lui demanda Léopold, se rattachant à un dernier espoir, c'est bien le train venant de Troyes qui vient d'arriver ?

— Non, monsieur... répondit l'employé. Le train venant de Troyes n'arrivera que dans dix minutes, avec un quart d'heure de retard...

— Pourquoi ce retard ?

— Il paraît que la neige retombe ferme dans l'Est...

— Merci du renseignement, monsieur...

Léopold de Troyes sentit ses épaules soulagées d'un poids immense, et sortit pour respirer le grand air.

— Un quart d'heure de retard... murmura-t-il en s'essuyant le front. Rien n'est perdu... Elle viendra... Mais, morbleu ! j'ai eu peur..

L'employé avait dit vrai. A soixante kilomètres de Paris la neige commençait à tomber en flocons épais, et le chef de gare d'Ozouer-la-Ferrière avait télégraphié à Paris le retard inévitable.

Quelques mots adressés par le chef du train à l'un de ses subordonnés avaient mis Renée au courant de ce retard qui lui causait une sérieuse inquiétude. Elle se rapela ce qui était arrivé un peu avant Maison-Rouge, après avec son départ de Troyes avec Ursule Sollier, et elle se disait non sans épouvante qu'un fait semblable pouvait se produire...

Que deviendrait-elle si elle était forcée de s'arrêter en route ? Comment ferait-elle connaître sa position et son embarras ? A qui s'adresserait-elle ?... Sa mère allait-elle donc l'attendre en vain ?...

Ces réflexions assaillaient l'esprit de la jeune fille et la faisaient cruellement souffrir pendant l'arrêt momentané à la gare d'Ozouer-la-Ferrière. Enfin le train reprit sa marche.

Les angoisses de Renée se dissipèrent ; son cœur se dilata. On approchait de Paris. Une inquiétude d'un nouveau genre s'empara de la pauvre enfant.

— Qui vais-je trouver en arrivant ? se demanda-t-elle ; Comment la personne qui m'attend pourra-elle me reconnaître ?...

Cette question resta sans réponse. Elle était insoluble pour elle en effet et, sans l'aveuglement causé par la surexcitation de la tendresse filiale, ce point obscur aurait dû tout d'abord la mettre en défiance...

Le train venait de stopper à Pantin, la dernière station avant Paris.

— Onze minutes... murmura Renée, onze minutes encore... et je serai près de celui qui m'attend, et qui me conduira dans les bras de ma mère...

L'attendrissement et l'émotion résultant de cette pensée mirent de grosses larmes dans les yeux de la jeune fille et l'affolèrent en quelque sorte. A partir de cet instant il lui sembla vivre dans un rêve. Ses lèvres répétaient, sans qu'elle en eût conscience :

— Ma mère.. je vais voir ma mère... je vais embrasser ma mère...

Le train fit halte. Des voix crièrent :

— Paris... Paris...

Renée tressaillit comme une personne éveillée brusquement. La réalité remplaçait le rêve. Elle se demandait de nouveau :

— Qui vais-je voir ? Comment celui qui m'attend pourra-t-il me deviner ?

On ouvrait les portières. La jeune fille descendit du compartiment et suivit le flot qui se dirigeait vers la porte de sortie.

— Votre billet .. lui dit le receveur.

Elle n'y pensait plus et devint successivement très pâle et très rouge, croyant l'avoir perdu, mais elle se souvint qu'il devait être dans son porte-monnaie. Il s'y trouvait en effet. Elle le présenta, passa, et arrivant dans la salle d'attente, jeta sur ceux qui l'entouraient des regards effarés...

Léopold Lantier était à son porte. Il vit la jeune voyageuse et, le sourire du triomphe aux lèvres, il s'avança vers elle.

— Mademoiselle Renée, si je ne me trompe... lui dit-il en la saluant.

La fille de Marguerite, entendit cette voix, éprouva dans la région du cœur une sorte de commotion électrique. Elle regarda très attentivement son interlocuteur, mais elle ne pouvait reconnaître, sous son travestissement de haut fonctionnaire et avec son visage merveilleusement grimé, le fugitif de la prison de Troyes.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le compte complet (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boîte 1886, Bureau de Poste.

Ste-Thérèse, Mont